

Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 78 (1983)
Heft: 2

Rubrik: Der Leser meint = Coin du lecteur

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Skipisten und Naturschutz

Der recht optimistische Artikel von Peter Arbenz im «Heimatschutz» 1/83 lässt die Hoffnung aufkommen, dass die durch *Skipistenplanierungen* in den Alpen verursachten Schäden mit einigem gutem Willen behoben werden können und wir die störenden Auswirkungen allmählich in den Griff bekommen. Das stimmt leider keineswegs, sind doch die Planierungsschäden oberhalb der Waldgrenze nach den bisherigen wissenschaftlichen Untersuchungen praktisch irreversibel und können auch durch noch so gut gemeinte Kosmetik nicht behoben werden.

Bei der Planierung wird der *Oberboden* mit der Vegetation zerstört; die für den Wasser- und Nährstoffhaushalt der Pflanzen wichtigste oberste Humus- und Feinerdeschicht wird auf die gesamte Fläche verteilt oder bleibt am Rande liegen. Durch die vielen und oft intensiven Niederschläge wird dieses Feinmaterial, das nicht mehr durch Pflanzenwurzeln zusammengehalten wird, allmählich in die Tiefe geschwemmt. Um die zusätzlichen, oft metertiefen Erosionsgräben zu zeigen, brauchen keine «aufgeworfenen Gräben» fotografiert zu werden. Da die *Bodenentwicklung* oberhalb der Waldgrenze infolge der kühlen Temperaturen und des geringen Pflanzenwachstums langsamer vor sich geht als das Herauswaschen der Feinerde, ist eine Entwicklung der Ansaaten in Richtung eines Rasens nicht zu erwarten. Das anfängliche «Grünen» nach guter Aussaat und Düngung trägt also. Wenn die angesäten Arten, die meistens für diese Höhen ungeeignet sind, einmal absterben, verdünnt sich die Vegetation wieder, und es entsteht die auf dem Felschutt normale Flur mit einigen wenigen Schuttpflanzen. Im Gebiet von *Davos* gibt es fast 20jährige Planierungsflächen, die heute schlechter aussehen als am Anfang. Man muss immerhin bedenken, dass der bisherige Boden sich im Laufe von Jahrtausenden gebildet hat, wobei teilweise die Temperaturen höher und die Bodenbildungsfaktoren deshalb vorteilhafter waren als heute. Etwas günstiger liegen die Verhältnisse

unterhalb der Baumgrenze, wo die Bodenbildungsvorgänge rascher vor sich gehen. In der Regel kann dort bei sorgfältiger Aussaat und Pflege innert einiger Jahren wieder ein grüner Rasen anstehen.

Das Saatgut aus *Nepal* löst kein einziges Problem, bringt dagegen einige neue mit sich. Es gibt in den Alpen nämlich genügend Arten, die auf den Planierungsflächen so gut wachsen können wie nepalesische Arten. Die Bodenbildungsprobleme lösen auch die nepalesischen Pflanzen nicht. Die Aussaat von Nepalpflanzen braucht zudem nach dem *Bundesgesetz über den Natur- und Heimatschutz* eine Bewilligung des Bundesrates, die zu erteilen kein Anlass besteht. Gerade der Kanton Graubünden mit seinen erfreulicherweise strengen Bestimmungen zum Schutze der einheimischen Alpenflora hat alles Interesse daran, eine möglicherweise nicht wieder gut zu machende Vermischung oder Verdrängung der einheimischen Arten durch fremde zu verhindern. Der einzige Grund, warum man Saatgut aus Nepal und nicht aus der einheimischen Umgebung bezieht, ist der Preisunterschied. Einheimisches Saatgut zu sammeln oder aus Kulturen zu gewinnen, kommt sehr teuer zu stehen.

Folgerungen: Es ist eine Arroganz des modernen Menschen, dass er erwartet, dass die Landschaft seinen Skifahrbedürfnissen angepasst werde. Wir müssen fordern, dass zumindest in der alpinen Stufe (oberhalb der natürlichen Baumgrenze), nur noch Planierungsbewilligungen erteilt werden, wenn es gilt, gefährliche Stellen auszumerzen. Voraussetzung für eine solche Bewilligung muss sein, dass auf die planierten Stellen wieder eine Humusschicht von mindestens 15 cm aufgelegt und gegen Wegschwemmen fixiert wird; ferner soll standortgemäßes Saatgut aus der Umgebung zur Anwendung kommen. Nur so können wir die weitere «Verschuttung» unserer alpinen Landschaft aufhalten und allfällig entstehende Narben innert kürzerer Zeit zum Verschwinden bringen.

Prof. Dr. Elias Landolt, Zürich

Quant aux pistes de ski...

L'article très optimiste de M. Peter Arbenz (revue 1/83) pourrait faire espérer qu'avec un peu de bonne volonté, les dégâts causés dans les Alpes par l'aménagement de pistes de ski peuvent être réparés, et que nous pourrions petit à petit en venir à bout. Ce n'est, hélas, pas du tout le cas, vu que ces dégâts, au-dessus de la limite des forêts et d'après les études scientifiques faites jusqu'ici, sont quasiment irrémédiables, et ne peuvent être supprimés à l'aide d'un «cosmétique», si heureux qu'on le croie.

De tels aménagements détruisent la couche supérieure du terrain, avec sa végétation; ce fin *humus*, très important pour l'humidification et la nourriture des plantes, est dispersé sur toute la surface touchée, ou relégué sur les bords. Puis, sous l'action de nombreuses et souvent très violentes chutes de pluie, n'étant plus retenu par les racines de la végétation, il est peu à peu entraîné vers le bas des pentes. Pour montrer les effets supplémentaires de l'érosion naturelle, souvent très profonde, il n'y a pas besoin de photographier les excavations artificielles. Etant donné que l'évolution du sol, au-dessus de la limite des forêts, est plus lente – en raison des basses températures et de la croissance atténuée de la végétation – que l'évacuation de l'humus, on ne saurait espérer un nouvel engazonnement à l'aide de semis. La «verdure» qui pointe, à la suite d'un bon ensemencement avec engrais, est trompeuse: quand les espèces semées, qui sont généralement inadaptées à cette altitude, sont flétries, la végétation s'amoindrit à nouveau et l'on ne voit plus apparaître que quelques classiques plantes d'éboulis. Dans la région de *Davos*, des surfaces aménagées il y a près de vingt ans ont beaucoup moins belle apparence qu'au début. Il faut toujours avoir à l'esprit que le sol s'est formé au cours de plusieurs millénaires, donc souvent en des périodes où les températures étaient plus élevées et les conditions plus favorables. La situation est meilleure au-dessous de la limite des forêts, où le processus de formation du sol est plus rapide. Là, en règle gé-

nérale, on peut refaire un engazonnement en quelques années, à condition de semer avec soin et de veiller à un bon entretien.

Utiliser des *graines du Népal* engendre plus de problèmes que cela n'en résout. Il existe dans nos Alpes suffisamment d'espèces aptes à pousser tout aussi bien dans les zones aménagées. Même une flore népalaise est impuissante à résoudre les problèmes de formation du sol. Son utilisation exige d'ailleurs, selon la loi fédérale sur la protection de la nature et du paysage, une autorisation du Conseil fédéral, qu'il n'est pas nécessaire d'accorder. Le canton des Grisons, justement, avec ses dispositions heureusement très strictes sur la protection de sa flore alpestre unique, a tout intérêt à empêcher une mixture avec les espèces autochtones, voire leur élimination par la flore étrangère. L'unique raison pour laquelle on a utilisé des graines du Népal réside dans une différence de prix: la culture ou la récolte de graines du pays revient beaucoup plus cher.

Conclusion: c'est le sans-gêne de l'homme moderne qui prétend façonner la nature selon ses envies de skier. Nous devons exiger qu'au moins au-dessus de la limite des forêts, des autorisations d'aménagement ne soient encore accordées que s'il s'agit d'éviter des zones dangereuses. Et la condition d'une telle autorisation doit être qu'une couche d'humus d'au moins 15 centimètres soit répandue sur les emplacements abîmés, et fixée de façon à résister à l'érosion; les graines, au surplus, doivent provenir de la région et être conformes à la nature du sol. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions assurer le «comblement» de nos sites alpestres, et faire disparaître à bref délai les cicatrices qui se sont peu à peu multipliées.

Elias Landolt, Zurich